

Objet sociologique refoulé par excellence, les classes populaires n'ont aujourd'hui plus la cote. En cherchant à redécouvrir, par une attention clinique portée aux nuances de la vie quotidienne caractéristiques de tout un ensemble de gens de condition modeste interviewés, cette enquête – fruit d'un travail collectif de terrain de plus de deux ans – entend contribuer à redécouvrir un objet sociologique tombé en désuétude depuis une vingtaine d'années. Proche de la démarche pionnière engagée par Richard Hoggart, cette étude livre d'abord de façon vivante et incarnée une description dense de la condition sociale et de la culture des classes populaires contemporaines sous forme de portraits sociologiques. Elle se penche ensuite sur l'analyse de différentes dimensions clés de leur existence telles que le rapport à la famille, à l'autorité, au style éducatif, à l'école, à l'alimentation et au genre. La condition sociale et les propriétés culturelles collectives de ce groupe social s'y trouvent envisagées et pensées comme soumises à une dynamique sociohistorique de déprolétarianisation puis de reprécarisation.

L'« habitus clivé » caractéristique de la condition populaire contemporaine apparaît au final à travers bien des métamorphoses subies et un long processus de déracinement culturel, comme le destin d'une classe ayant perdu les repères d'une conscience et d'une identité collectives dans un contexte de vie sociale où le décroisement des formes de vie privée va de pair avec l'émergence de nouvelles distinctions.

Franz SCHULTHEIS est professeur de sociologie à l'Université de Saint-Gall.

Arnaud FRAUENFELDER, docteur en sociologie, est professeur à la Haute école de travail social de Genève.

Christophe DELAY, docteur en sociologie, est chargé d'enseignement à l'Université de Genève et chercheur invité au Groupe de recherche sur la socialisation (FNRS/Lyon).

Nathalie PIGOT est doctorante en sociologie à l'Université de Genève.

 Fondation Bourdieu

FNRS
FONDS NATIONAL SUISSE
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE



ISBN : 978-2-296-09283-9
28 €

**LES CLASSES POPULAIRES
AUJOURD'HUI**

Questions sociologiques

Questions sociologiques



Franz SCHULTHEIS, Arnaud FRAUENFELDER,
Christophe DELAY, Nathalie PIGOT et al.

LES CLASSES POPULAIRES AUJOURD'HUI

Portraits de familles, cadres sociologiques

 L'Harmattan

Questions Sociologiques
*Collection dirigée par François Hainard
et Franz Schultheis*

Questions sociologiques rassemble des écrits théoriques, méthodologiques et empiriques relevant de l'observation du changement social. Elle reprend à la fois des travaux élaborés dans le cadre de l'Institut de sociologie de l'Université de Neuchâtel et émanant du réseau de différentes institutions partenaires. Cette collection se veut délibérément ouverte à une grande diversité d'objets d'étude et de démarches méthodologiques.

Déjà parus

- HENCHOZ Caroline, *Le couple, l'amour et l'argent. La construction conjugale des dimensions économiques de la relation amoureuse*, 2008.
- FRAUENFELDER Arnaud, *Maltraitance : contribution à une sociologie de l'intolérable*, 2007.
- BURTON-JEANGROS, Eric WIDMER, Christian LAVILE d'EPINAY (éditeurs), *Interactions familiales et constructions de l'intimité*, 2007.
- FRAUENFELDER Arnaud, *Les paradoxes de la naturalisation*, 2007.
- FELDER Dominique, *Sociologues dans l'action. La pratique professionnelle de l'intervention*, 2007.
- VUILLE Michel, SCHULTHEIS Franz (sous la direction), *Entre flexibilité et précarité*, 2007.
- PLOMB Fabrice, *Faire entrer le travail dans sa vie*, 2005.
- NEDELICU Mihaela, *La mobilité internationale des compétences. Situations récentes, approches nouvelles*, 2004.
- FLEURY, GROS, TSCHANNEN, *Inégalités et consommation. Analyse sociologique de la consommation des ménages en Suisse*, 2003.
- BARTH, GAZARETH, HENCHOZ et LIEB, *Le chômage en perspective*, 2001.

Sous la direction de
Franz SCHULTHEIS, Arnaud FRAUENFELDER,
Christophe DELAY, Nathalie PIGOT

Les classes populaires aujourd'hui
Portraits de familles, cadres sociologiques

Avec la collaboration de Laura Cardia-Vonèche,

ainsi que
Séverine Alary, Gabrielle Arietano,
Catalina Cure, Gabriel Ion, Enikö Moczar, Sylvie Rime

 L'Harmattan

Ouvrage publié avec l'appui
du Fonds national suisse de la recherche scientifique

© L'Harmattan, 2009
5-7, rue de l'Ecole polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-09283-9
EAN : 9782296092839

Préface

Une galerie de « people » ordinaires : intérêt de connaissance et contexte d'une recherche sociologique

En passant à travers la galerie de portraits présentée dans cet ouvrage, on n'y rencontrera guère de figures qui peuplent et illustrent les pages « people » des quotidiens et magazines. Il s'agit au contraire de gens ordinaires qui normalement ne sortent pas de l'ombre dans laquelle les a placés leur destin. Cela ne veut pas dire que l'une ou l'autre des personnes portraiturées n'ait pas déjà croisé votre chemin. Peut-être que Nadjet est à votre service comme femme de ménage ou que vous avez déjà acheté quelques meubles anciens retapés par Isa. Ou encore laissez-vous peut-être garder votre enfant par une maman de jour du nom de Marie-Lou ou avez-vous été assis en face de Sylvie dans le tram en vous rendant en ville pour faire vos courses. On ne sait jamais ! En ce qui nous concerne, auteurs de ces portraits sociologiques, nous avons rencontré ces femmes pour nous entretenir longuement sur leur quotidien, leur vie de famille, leurs conditions d'existence, leurs pratiques les plus ordinaires, de la cuisine aux courses et des loisirs aux questions d'éducation des enfants. Pourquoi un tel intérêt pour l'existence ordinaire de gens ordinaires, pour les petites choses de leurs vies et le sens qu'ils leur donnent ? La réponse n'est pas simple mais multiple.

Ce livre est le produit d'un travail collectif mené par une dizaine de sociologues à la recherche d'une réalité sociale incertaine, pour ne pas dire obsolète – comme le pensent pas mal de leurs collègues – à savoir celle des classes populaires d'aujourd'hui¹.

Nous offrons au lecteur le fruit de ce travail de deux ans sous une forme d'ouvrage à double visage : en premier lieu, il s'agit d'une galerie de portraits sociologiques de familles appartenant selon des critères sociologiques divers à cette catégorie sociale sous ces formes contemporaines. Ces portraits ont été élaborés sur la base d'entretiens qualitatifs menés majoritairement avec les mères de famille. Chaque portrait dressé selon une approche de sociologie compréhensive a été « cadré » à partir des perspectives théoriques et des principes méthodologiques empruntés à une tradition de recherche exemplaire aux yeux du groupe, à savoir celle inaugurée par Pierre Bourdieu dans *La misère du monde*.

En second lieu, suite à cette galerie de portraits, le lecteur va trouver un deuxième volet sous forme d'analyses sociologiques basées sur une lecture

¹ Il s'agit d'un projet financé par le FNRS sous le titre « Enfants en danger – familles dangereuses : les métamorphoses de la question sociale sous le règne du nouvel esprit du capitalisme » (2005-2008).

transversale et thématique des matériaux empirique récoltés. Tandis que la première partie offre une sorte de kaléidoscope de prise de vue sur le monde quotidien d'un certain nombre de familles modestes et est facilement accessible à tout lecteur intéressé par des continents du monde social encore largement inconnus et qui n'a pas suivi préalablement des études en sciences sociales, la deuxième partie n'est malheureusement pas aussi facile d'accès et court le risque de repousser certains lecteurs par son langage théorique peu commun en dehors du cadre académique.

Peut-être aurait-il été préférable d'offrir ces deux parties peu compatibles en deux tomes différents afin de moins amalgamer les deux genres de discours. Mais il s'agit bien de deux faces de la même médaille, de deux casquettes que le métier de sociologue nous fait porter, et nous avons donc décidé de les réunir dans un seul et même ouvrage. Il ne suffit pas de prêter l'attention, l'écoute sympathique et attentive à des interlocutrices et de présenter leurs récits sans commentaires comme une sorte de réalité sociale authentique autosuffisante ou comme une vérité « en soi ». Les portraits réunis nécessitent au contraire d'être encadrés sociologiquement, d'être objectivés par une prise de distance réflexive pour faire surgir ce qui dépasse leur singularité respective et font partie des déterminations sociales partagées avec d'autres individus d'une condition sociale similaire. Autrement dit, les destins d'Isa, de Sylvie, de Nadjat et des personnes portraiturées nous renvoient à un destin collectif partagé par un nombre incalculable de personnes qui constituent ce que les sciences sociales ont l'habitude d'appeler la masse silencieuse, et leur donner la parole, au moins le temps d'un entretien, en fait les représentants de toute une catégorie sociale de plus en plus invisible. S'agit-il d'une quantité négligeable ou plutôt d'une catégorie à laquelle on n'accorde qu'une qualité négligeable ?

En posant comme question de recherche de départ : « Que reste-t-il des classes populaires ? », nous avons consciemment et volontairement choisi un objet de recherche « impossible » et encouru le risque de paraître ringard et dépassés par les événements historiques aux yeux de la grande majorité de nos confrères et nos consœurs en sciences sociales. Ne s'agit-il pas d'une espèce sociale en voie de disparition, sinon d'ores et déjà introuvable et renvoyée dans les musées et les archives d'histoire sociale ? Où s'agit-il au contraire d'une réalité sociale ignorée, sinon refoulée ? Est-ce qu'elle manque de présence empirique ou plutôt de représentation publique ? Fait-il encore sens d'utiliser ce concept en 2008, et si oui, pour décrire quelles réalités tangibles et pour nommer quel type de groupes sociaux ?

Pour y trouver une réponse, aussi provisoire et approximative qu'elle risque de paraître, nous nous sommes mis à la rencontre de familles ordinaires dans un quartier populaire de Genève. Ces familles ont été identifiées et contactées principalement grâce à la base de données de la statistique scolaire mise à la

disposition par le SRED². Des entretiens qualitatifs parfois d'une durée de plusieurs heures ont été menés, à une exception près, avec les mères de famille. Cette démarche de recherche, inspirée par l'étude *La misère du monde* de Pierre Bourdieu *et al.* et une recherche allemande dans la même mouvance ayant comme titre *Gesellschaft mit begrenzter Haftung* (Schultheis F. et Schulz K.) visait à donner la parole aux membres d'une catégorie sociale de plus en plus invisible et sans paroles audibles, catégorie dont l'existence même est de plus en plus ouvertement refoulée ou niée autant par le discours politique et l'opinion « publique » que par les sciences sociales elles-mêmes.

L'intention de cette recherche était de redécouvrir cette réalité sociale en allant sur place, en faisant du terrain dans un quartier dit « populaire » de la ville de Genève d'aujourd'hui.

Remerciements

Nous souhaitons tout d'abord exprimer toute notre reconnaissance aux personnes rencontrées qui ont participé aux entretiens. Nous leur devons beaucoup. Sans leur témoignage, il va sans dire que cette recherche n'aurait tout simplement pas pu voir le jour. L'anonymat promis ne nous permet pas de nous adresser à chacune d'entre elles, mais qu'elles soient ici toutes chaleureusement remerciées.

L'enquête n'aurait pas pu être réalisée, ensuite, sans le soutien financier du Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNRS) dont nous avons pu bénéficier. Nous tenons également à remercier le SRED qui nous a délivré, suite à l'aval du Département de l'instruction publique de l'Etat de Genève et sur la base des données statistiques disponibles, une liste d'adresses de familles populaires d'un quartier populaire de Genève.

Nous tenons à remercier également la Commission de gestion des taxes fixes de l'Université de Genève ainsi que l'Association des étudiants en sociologie (AES) pour leur soutien financier concernant le travail de relecture.

Enfin, nous voudrions remercier Jean-Marc Jacot-Descombes pour la relecture du manuscrit.

² Service de la recherche en éducation, Département de l'instruction publique, Etat de Genève.

Introduction

Les classes populaires aujourd'hui : un objet sociologique refoulé

La question des classes populaires n'est guère dans l'ère du temps. Depuis le dernier quart du XX^e siècle, même les sciences sociales semblent s'intéresser de moins en moins à la thématique des classes populaires³, objet de prédilection de la recherche sociologique depuis sa naissance vers la fin du XIX^e siècle. Le déclin d'une longue tradition de recherche, qui nous mène de Marx, Buret, Engels, via Halbwachs, l'Ecole de Chicago, les études classiques de Hoggart jusqu'aux travaux de Bourdieu, Boltanski ou Passeron accompagne une sorte de consensus largement partagé par les sociologues contemporains comme par l'opinion publique, selon lequel la notion de « classe » serait de plus en plus dépassée par l'histoire et non adéquate pour parler des sociétés post-industrielles, et la notion de « classes populaires » tout particulièrement anachronique, sinon « ringarde », étant donné que le nivellement et l'individualisation (Beck) des conditions de vie de nos sociétés de consommation et de loisir auraient largement rendu obsolète une telle vision du monde social.

Les développements sur la « mort des classes » dans le contexte français semblent toujours peu ou prou fondés sur ce même type d'arguments, même si certains auteurs ont pu ajouter quelques éléments, tels que la croissance scolaire et l'entrée des classes populaires au Lycée puis à l'Université (Aron), le flou croissant des échelles de salaire (Lautman), la diffusion de la propriété (Saunders), la généralisation d'une culture moyenne dont le *blue jeans* ou le barbecue sont les figures exemplaires (Mendras et la notion de « constellation centrale »). Pour d'autres encore, il faut mentionner la multiplication de différenciations et de conflits fondés sur des enjeux symboliques et la revendication de la reconnaissance des différences religieuses, de genre, d'ordre culturel, régionaliste, ethnique ou d'orientation sexuelle, tous les enjeux matérialistes voyant leur importance décliner face à l'émergence des enjeux de maîtrise de référents symboliques dont les appartenances communautaires seraient un élément. Ces arguments s'accompagnent d'une idée de fragmentation de la question sociale et d'une diversification des identités collectives (Dubet) et individuelles (Lahire).

³ Comme le montrent Chauvel (2001) et Schultheis et Chauvel (2003) et Boltanski & Chiappelo (1999), ce phénomène d'oubli des classes sociales se trouve à de nombreux niveaux. La thématique de la domination semble avoir petit à petit cédé le pas à la thématique de l'exclusion. A cet égard, au cours des dernières décennies, les producteurs du discours social officiel des sociétés occidentales ont réussi à euphémiser la question des *inégalités sociales* et à nier progressivement la pertinence de la notion de *classes sociales* qui constitue un objet essentiel, et pourtant largement impensé, des sciences sociales contemporaines.

Outre-Rhin, de façon analogue, en parlant d'individualisation des modes de vie (Beck), de déstructuration du monde social (Hradil), du caractère de plus en plus invisible des inégalités sociales toujours existantes (Beck), le discours sociologique *main stream* de langue allemande semble marqué par un large consensus autour de l'idée que les concepts de « classes », voire de « couches » sociales sont depuis un long moment dépassés par les réalités historiques. Et en ce qui concerne la sociologie suisse, participant aux univers de discours, le thème des classes populaires semble d'ores et déjà encore plus largement renvoyé aux oubliettes de l'histoire.

L'argumentation des sociologues postulant la disparition des classes sociales peut être résumée en un diagnostic simple : baisse des inégalités économiques et éducatives, augmentation du niveau de vie moyen, affaiblissement des frontières sociales en termes d'accès à la consommation et aux références culturelles, mais aussi croissance de la mobilité, moindre structuration des classes en groupes hiérarchiques distincts, repérables, identifiés et opposés, repli de l'importance des inégalités matérielles par rapport aux différenciations symboliques, moindre conflictualité des classes et conscience de classe affaiblie, en témoigne le déclin de la syndicalisation et de la participation politique. En outre, pour rendre l'affaire encore plus complexe, le phénomène de migration et d'ethnisation des structures sociales apporte à la question des classes populaires une dimension difficile à intégrer, car il faut se demander si telle ou telle autre particularité de la vie sociale ou tel ou tel autre type de pratique culturelle spécifique reflète d'abord l'appartenance à un groupe sociostructural et une place occupée dans l'espace social plutôt que l'empreinte des origines ethniques.

Cerner un objet de recherche « flou »

Prendre comme objet de recherche les classes populaires à un moment historique où le *main stream* des discours publics semble trouver un consensus autour de l'idée de la fin des classes sociales et du nivellement du monde social risque d'étonner. Pourtant les gens ordinaires, avec leur vie de tous les jours, leur emploi, leur vie privée, leurs soucis autour de l'avenir des enfants, leur débrouillardise au jour le jour, existent toujours.

Ces gens de « modeste condition », le sociologue les croise dans les transports publics ou dans la rue, et même s'il ne partage pas les mêmes lieux de vie et n'en rencontre guère dans son quartier, dans les restaurants qu'il fréquente et dans les clubs dont il est membre, il s'en faut peu pour se rendre à l'évidence que ce que l'on appelait auparavant les « gens simples » n'ont pas disparu. Mais si les sciences sociales en parlent de moins en moins⁴, elles risquent justement

⁴ Cette tendance se retrouve également dans les enquêtes de type ethnographique, hormis quelques exceptions, « la variable "niveau social" semble [en effet] ne plus avoir la même

de contribuer à leur tour à la disparition de la « visibilité » sociale de cette catégorie de la population par absence d'attention et d'intérêt, par un type de travail de représentation du monde social, qui laisse dans l'angle mort toute une quantité non négligeable de la population qui ne semble pas suffisamment digne d'intérêt et qui participe du même coup à l'occultation d'un certain nombre de processus sociaux pourtant essentiels à la compréhension du monde contemporain. Comment s'expliquer cette ignorance ?

S'agit-il d'un refoulement d'un objet de recherche chéri jusqu'aux années 1970 sous le signe d'espoirs révolutionnaires de la part des intellectuels de gauche qui, une fois déçus par leur sujet révolutionnaire assigné, les classes populaires en général et la classe ouvrière en particulier, lui tournent le dos en tournant la page ? Est-ce qu'il s'agirait plutôt d'une sorte d'ethnocentrisme de classe de la part des chercheurs et intellectuels contemporains issus eux-mêmes en partie des classes populaires mais qui en sont sortis grâce à une démocratisation relative de l'accès aux études supérieures et qui, une fois l'ascension sociale accomplie, feraient de leurs propres conditions d'existence le point de convergence de leurs regards sur le monde social ? Ou est-ce qu'il s'agirait d'une sorte d'effet secondaire du changement géopolitique global suite aux événements de 1989 ?⁵

priorité qu'autrefois dans les préoccupations des chercheurs de terrain » (Coenen-Huther, 2001, 29). Ainsi trouve-t-on, par exemple, poursuit l'auteur, « des travaux sur la vie de couple, dont on peut se demander si l'auteur a jamais tenté de s'aventurer en dehors du milieu social, culturel et générationnel qui lui est à la fois le plus accessible et le plus familier. Le sociologue se trouve ainsi en grand péril de surestimer l'importance de certaines tendances observées, de généraliser abusivement des conclusions qui n'ont qu'une validité partielle et – d'un point de vue de méthode – de perdre l'habitude du contact avec des représentants de milieux sociaux différents du sien » (29-30).

⁵ Beaud (2008, 464-465) identifie pour la France trois raisons aux dénis des sociologues français pour cette question. La première raison tient au contenu de l'enseignement dans les départements de sociologie : « Tendanciellement, les classes sociales ont disparu des maquettes – « ça n'intéresse plus », pourrait-on entendre de la bouche de pas mal de collègues. » La deuxième renvoie à la relation institutionnelle entre la sociologie et la statistique – les enquêtes fouillées sur les classes sociales nécessitent un fort appareillage statistique et une collaboration étroite avec l'INSEE. « Or celui-ci, depuis la refonte des Professions et catégories socioprofessionnelles (PCS) en 1982 et le projet en cours d'harmonisation des classifications européennes, n'en fait plus un axe prioritaire – pour le dire de manière euphémisée – du développement des statistiques sociales. » Quant à la troisième raison, elle est liée, note l'auteur, au recrutement social des étudiants de sociologie. En effet, pour s'intéresser aux classes sociales, il faut considérer que « les rapports de classes importent dans la compréhension a minima d'un certain nombre de mécanismes sociaux. Or les étudiants des quinze dernières années ont été socialisés dans un contexte sociopolitique marqué par un effondrement des références au marxisme, par une disqualification des analyses en termes de classes et par une forte réévaluation de la place à accorder à l'individu dans l'analyse sociologique. Dans ce mouvement de balancier des paradigmes théoriques dans la discipline, il semble bien qu'on ait tordu le bâton dans l'autre sens ou, en tout cas, que l'eau du bain – l'analyse des structures sociales, des rapports de forces et de sens dans une société – ait été jetée avec le bébé – un certain économisme marxien. Or ce qui

Quoi qu'il en soit, pour élucider ce mystère d'une masse silencieuse et invisible, il faut rappeler certains principes théoriques chers à la sociologie critique. Comme tout autre objet sociologique, les classes sociales n'existent pas simplement comme telles dans une quelconque objectivité irréductible, dont la science sociale n'aurait qu'à faire un constat positif et neutre. Ce type d'objet des sciences sociales aux interférences politiques fortes est au contraire l'enjeu de constructions collectives aux limites parfois de la manipulation idéelle. Il s'agit d'interroger dans ses mouvements de long terme ce travail sur les représentations pour en souligner les logiques et les formes, variables d'une époque et d'un contexte culturel à l'autre. A cet égard, au cours des dernières décennies, la capacité qu'ont eue les producteurs du discours social officiel des sociétés occidentales à euphémiser la question des inégalités sociales et à dénier progressivement la pertinence de la notion de classes sociales semble constituer un objet essentiel, et pourtant largement ignoré, des sciences sociales contemporaines.

Esquisse d'une définition provisoire

Afin de s'approcher de cet objet de recherche largement délaissé sans en donner une définition trop limitative et contraignante, on se basera sur une définition de travail proposée par Schwartz (2002). Par classes populaires, nous entendons un ensemble de groupes sociaux caractérisés par une position matériellement et culturellement dominée dans l'espace social et partageant des chances de vie (M. Weber : « Lebenschancen ») et des conditions de vie marquées par un espace des possibles relativement restreint⁶. Une telle conception théorique de notre objet est donc purement relationnelle et s'oppose à une conception « substantialiste » ou « essentialiste » de classe ou de culture populaire en soi et pour soi.

Or, il ressort qu'une telle conception relationnelle trouve une source d'inspiration pionnière et particulièrement éclairante dans l'œuvre de Richard Hoggart (1957). *The Uses of Literacy*, ouvrage qui sera traduit en français dans la collection créée par Pierre Bourdieu « le sens pratique » aux éditions de Minuit en 1970 sous le titre *La culture du pauvre. Etude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre* (et précédé d'une préface très suggestive écrite

nous semble ainsi disparaître, c'est l'analyse attentive des conditions sociales d'existence des individus et des groupes sociaux ».

⁶ Le champ sémantique du concept de classes populaires tel que nous allons l'utiliser correspondrait à peu près à celui de l'« Unterschichten » allemand ou des « lower classes » anglais. Il s'agit donc d'une conception théorique autre que celle avancée par une vision marxiste, mettant au centre une place spécifique occupée dans le mode de production pour l'identification d'une classe sociale. Il s'agira plutôt de trouver chez Max Weber une conception des classes sociales intégrant à la fois les déterminations socioéconomiques (conditions matérielles d'existence) et ce qu'il appelle le « destin de vie » extérieure et intérieure caractéristiques d'une condition sociale particulière.

par Jean-Claude Passeron), est emblématique à cet égard. Hoggart montre bien comment toute une constellation d'attitudes et de comportement en vigueur en milieu populaire (celui des classes populaires urbaines de l'Angleterre du Nord-Est industriel auquel la famille de l'auteur appartient) ne prend de signification que rattachée aux aspects les plus contraignants de la condition ouvrière. Ce n'est qu'en prenant conscience des limitations qui pèsent sur l'existence qu'il est dès lors possible de reconstituer la logique d'attitudes qui ne semblent illogiques « que lorsqu'on est assez illogique pour vouloir les juger à partir de valeurs qui sont le produit d'autres conditions d'existence » (Passeron, préface à Hoggart, 1970, 18). Les analyses de Richard Hoggart, « ne sont [peut-être] jamais [aussi] originales, nous dit Passeron, que lorsqu'elles remettent en question l'image que les autres classes se font des classes populaires et de leurs valeurs et questionnent la signification de classe de ces jugements sur les classes populaires qui ont, dans les couches éclairées, tout l'opacité des "évidences naturelles" » (Passeron, préface à Hoggart, 1970, 17). Pour ne prendre qu'un seul exemple, si l'achat d'un poste de télévision est par exemple plus logique que celui d'une machine à coudre, c'est que la préférence va toujours, quelle que soit l'exiguïté du budget, « aux biens dont l'utilisation collective peut servir de support au rassemblement ou à la communication hédonique de la communauté familiale, le repli sur la privauté ou même la promiscuité du foyer constituant le seul recours contre une condition qui serait autrement invivable » (Passeron, préface à Hoggart, 1970, 18)⁷. Cette conception éminemment relationnelle se retrouve encore, bien entendu, dans la bipartition fondamentale de l'univers social entre « eux » et « nous » en vigueur dans ces milieux, vision du monde qui structure une sorte de dédoublement du système de référence des jugements et des actions. Cet « entre soi » renvoie à un sentiment fortement éprouvé d'une appartenance quasi irréversible, pour le meilleur et pour le pire, à une communauté soumise aux mêmes limitations, sentiment qui s'exprime à travers une valorisation sentimentale du cercle familial et une relation propre au groupe restreint, l'utilisation des circuits personnels de solidarité et d'entraide, ou encore dans le caractère local et communautaire des divertissements ou de la vie quotidienne. En d'autres termes, cette conception relationnelle placée au centre de la sociologie des classes populaires que l'auteur appelle de ses vœux implicitement s'exprime

⁷ « Richard Hoggart échappe à la tentation "culturaliste" de croire saisir directement "les valeurs dernières" d'un groupe humain par une sorte de grâce de l'intuition, sans doute parce qu'il s'astreint à mettre systématiquement en relation les conditions objectives de l'existence du groupe avec ses conduites régulières ou réglées, conçues comme autant d'objectivations de quelques principes fondamentaux commandant la réponse à ces conditions d'existence : ainsi, l'analyse des valeurs se trouve fondée, de manière démonstrative, dans la description à la fois concrète et méthodique de régularités et de normes à première vue aussi différentes que celles qui président à l'alimentation, aux funérailles, au vêtement, au mobilier, à la décoration, à la contraception, à la superstition, à la plaisanterie et à la médecine » (Passeron, préface à Hoggart, 1970, 11).

dans la manière qu'il a de suggérer que la culture populaire ne puisse s'appréhender au fond que dans la distance sociale qui l'oppose aux normes en vigueur dans des catégories et groupes sociaux situés en dessus et qui disposent des moyens pour faire reconnaître leurs façons de faire et les marquer du sceau de la légitimité.

La culture populaire ne saurait se concevoir dans une telle perspective comme un ordre symbolique clos, refermé sur lui-même. S'il faut tenter de comprendre la logique d'attitude qui gouverne les manifestations de cet ordre symbolique (en tenant compte des conditions d'existence bien particulières à partir desquelles cette forme de vie s'élabore et se façonne), il ne faut pas oublier pour autant, au risque de tomber dans le populisme, que cette culture demeure toujours une culture dominée dans le jeu social⁸. La distance à l'égard de la légitimité qui définit cette culture fait que celle-ci est l'objet de classements sociaux multiples. Sur ce point, l'auteur suggère bien tout au long de son ouvrage les multiples commentaires dépréciatifs dont les pratiques populaires font bien souvent l'objet dans la société (par des groupes sociaux situés en dessus), comme par exemple lorsqu'il se penche sur la rudesse des attitudes du chef de ménage envers la maisonnée, tout en précisant : « Il y a dans sa manière de se comporter envers la maisonnée une rudesse qu'une épouse bourgeoise trouverait vite intolérable » (Hoggart, 1970, 92). Or, cette situation fait partie intégrante du contexte à partir et dans lequel cette culture est amenée socialement à se construire. Une telle situation part de l'idée constructiviste que les classes populaires représentent le produit d'un long et lent processus historique, à travers lequel elles subissent des métamorphoses profondes. Comme le dit bien ce concept emprunté aux sciences naturelles, un tel processus de changement social peut s'avérer à la fois d'une forte variabilité phénotypique tout en restant marqué d'une inertie considérable sur le plan de son génotype et de sa structuration. Selon la perspective théorique adoptée ici (et qui sera tout particulièrement mobilisée dans la deuxième partie de cet ouvrage), cette force d'inertie du phénomène de classes populaires provient de la dynamique même qui est sous-jacente à leur émergence et leur développement, à savoir la relation de domination et la vision « négative » qui caractérise leur place dans l'espace social. En tant que catégorie sociale dominée, elles se trouvent mises à distance et à l'écart des statuts et des pratiques « légitimes » par la voie de distinctions sociales multiples mises en pratique par les classes dominantes et se trouvent représentées et stigmatisées selon une logique dichotomique, elle-même instrument de domination et de violence symbolique efficace, comme « ordinaires », « communes », « basses »,

⁸ Voir Grignon et Passeron (1989).

« vulgaires », « archaïques », « sauvages », « non civilisées » ou « primitives »⁹. Autrement dit, la notion de « classes populaires » renvoie dans une telle perspective théorique d'abord à l'idée d'un « monopole de définition légitime » (Weber) des modes de vie et des pratiques culturelles de la part des classes dominantes et à l'idée que les catégories sociales dominées représentent par-là une sorte d'écran de projection sur lequel se reflète l'image stigmatisante de tout un ensemble de pratiques connotées négativement à cause de leur incompatibilité avec celles représentées comme seules légitimes.

En dehors de la contribution majeure de Richard Hoggart à la connaissance de la condition et de la culture des classes populaires (vu que tout un ensemble de travaux consacrés dans les années 1960 à la condition des classes populaires, à leur système de valeurs et à l'organisation concrète de leur existence quotidienne n'est devenu « classique », dans la plupart des cas, qu'après la parution de l'œuvre de Hoggart¹⁰), c'est également sa démarche qui nous a inspirée et qui a constitué le véritable fil conducteur de notre contribution à une sociologie des classes populaires contemporaines.

La perspective hoggartienne comme fil conducteur : apports et limites

Si aucun des auteurs impliqués dans l'écriture du présent ouvrage n'a pris (tout comme Hoggart¹¹) pour objet sociologique sa propre histoire familiale (dans le cas où celle-ci serait liée pour autant à ce monde social) sous la forme d'une autobiographie sinon d'une auto-analyse comme l'a fait l'auteur de façon exemplaire, il n'en demeure pas moins que l'approche que nous avons mobilisée (et cela tout particulièrement dans la première partie) trouve de multiples résonances avec le travail entrepris par Richard Hoggart, comme nous allons le voir, dans la mesure où elle représente une démarche méthodologique et théorique très pertinente pour tenter de mettre en lumière une réalité justement déniée. Mais avant de présenter en détail les raisons pour lesquelles sa perspective est riche d'enseignement pour nous, dissipons un malentendu. Qu'est-ce qui nous autorise à prendre appui sur une étude menée dans un tout autre contexte géographique et culturel que le nôtre ?

Risquer le transfert d'un modèle élaboré dans un autre contexte culturel

Si la réalité sociale du monde des classes populaires mise en lumière par Hoggart porte, par tout un ensemble de manifestations phénoménologiques,

⁹ Une telle approche théorique peut s'inspirer de plusieurs sources importantes, de Norbert Elias à Michel Foucault, de Pierre Bourdieu à Robert Castel, qui ont comme référence commune l'œuvre de Max Weber.

¹⁰ Comme le note justement Passeron (1970, 15) en citant tout un ensemble d'ouvrages.

¹¹ Ou plus près de nous, Annie Ernaux.

l'empreinte de son contexte d'origine (la société anglaise du milieu du XX^e siècle, ou plus particulièrement l'Angleterre du Nord-Est industriel auquel la famille Hoggart appartient), on peut faire l'hypothèse toutefois que la portée de cette étude ne se limite pas pour autant à son contexte d'origine. Sans tomber dans des généralisations abusives, tout porte à croire en effet que cette étude est « parlante » – sur toute une série d'aspects – pour éclairer le style de vie des classes populaires dans d'autres contextes nationaux. C'est sans doute ce qui motivera certains sociologues français à faire connaître le travail de Hoggart dans l'espace francophone (comme nous l'avons dit ci-dessus). Même si la France n'est pas l'Angleterre, c'est pourtant encore en prenant appui sur Hoggart que Schwartz réalise et analyse *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord* (ouvrage publié en 1990, réédité en 2002). Bref, l'empreinte du contexte national de l'Angleterre ne semble pas aussi forte pour enfermer les analyses de Hoggart dans son pays d'origine. Tout se passe comme si la description très fine qu'il dresse du style de vie des classes populaires relevait d'une démarche tout à fait pertinente pour mettre en lumière la condition et la culture des classes populaires telles qu'elles peuvent se manifester dans d'autres contextes nationaux, comme nous allons le voir. C'est en tout cas le pari que nous avons pris ici.

Une attention clinique aux nuances de la vie quotidienne

Après avoir adopté une définition provisoire de notre objet « classes populaires » (entendu comme un ensemble de groupes sociaux caractérisés par une position matériellement et culturellement dominée dans l'espace social et partageant des chances de vie et des conditions de vie marquées par un espace des possibles relativement restreint), notre entreprise de connaissance de cet univers social supposait de donner la parole aux gens qui font partie de cet univers social et dont la situation de vie modeste demeure relativement invisible de tout un chacun¹². Répondre à la question « les classes populaires aujourd'hui ? » devait donc se faire, dans la même veine que Hoggart, dans un premier temps via la récolte du récit de personnes en chair et en os, et ce avec une attention clinique aux nuances de la vie quotidienne. Dans ce cadre, il s'agissait d'une part de mettre en lumière les pratiques et les attitudes qu'elles ont dans la vie de tous les jours mais également la manière dont elles parviennent ou non à s'en accommoder et envisager l'avenir. D'autre part, sur la base d'une description fine de leur expérience quotidienne, il s'agissait également, via l'adjonction intégrée de commentaires sociologiques, de tenter de comprendre pourquoi ces

¹² Pour la France, voir Beaud, Confavreux, Lindgaard (2008). Pour la Suisse, voir notamment Ferreira, Lanza et Dupanloup (2008).

personnes font ce qu'elles font et pensent ce qu'elles pensent¹³. Si certaines des données empiriques récoltées dans ces entretiens (dont certains ont nécessité plusieurs rencontres) pouvaient nous apparaître parfois d'importance secondaire ou s'avérer trop anecdotiques, ce n'est que suite à plusieurs lectures et relectures croisant le regard de plusieurs chercheurs et chercheuses engagées dans cette entreprise que nous nous sommes rendu compte que ces données représentaient le plus souvent des matériaux cruciaux pour la connaissance de cette réalité. Or, c'est aussi, de ce point de vue, que la démarche de recherche menée par Hoggart s'est avérée fructueuse : le soin qu'il accorde parfois à des détails apparemment sans importance (mais qui une fois intégrés et mis en relation avec d'autres informations s'avéraient au final très fructueux) nous permettait de nous rassurer face à nos doutes et rappeler toute l'importance qu'il convient de consacrer au travail empirique¹⁴. Dans cette même source d'inspiration, l'exposition très minutieuse que cet auteur fait des façons de parler, de penser et d'agir de personnes de condition modeste en mettant en lumière les catégories de pensée indigènes, représentait pour nous une bonne démarche de recherche soucieuse d'approcher et de restituer sous une forme à la fois vivante et incarnée ce que pouvait contenir la terminologie abstraite et savante de « classe populaire ». Cette façon de faire représentait du même coup une manière de résister à l'effet réifiant et déréalisant que comporte (qu'on le veuille ou non) la rhétorique sociologique et d'introduire des schèmes caractéristiques de la pensée populaire dans un discours descriptif pour se rapprocher quelque peu de la logique propre à l'objet décrit, même si les cadres sociologiques introduits s'en éloignent bien sûr au plan de l'interprétation et de l'explication des choses dites et des pratiques rapportées.

Un point de comparaison sociohistorique

En dehors de l'attention clinique aux nuances de la vie quotidienne que sa démarche favorise (et qui s'impose pour donner de la consistance à une réalité qui est sans doute particulièrement refoulée aujourd'hui), il s'agissait pour nous, également, d'interroger la situation historique contemporaine des classes populaires, type d'interrogations apportant une autre forme de cadrage sociologique à nos données empiriques. De ce point de vue, Hoggart nous a également été, paradoxalement, d'un grand apport. Décrivant le style de vie des classes populaires dans une société moderne de la fin de la première moitié du XX^e siècle¹⁵, son étude présentait l'intérêt de fournir un point de comparaison

¹³ Sans doute une partie du plaisir qu'on peut trouver à la lecture des ouvrages de Hoggart tient pour partie au caractère très vivant et palpable des réalités que l'auteur décrit.

¹⁴ Voir sur ce point, Schwartz (1993, 265-305).

¹⁵ N'oublions pas que l'étude de Hoggart publiée pour la première fois en 1957 s'appuie grandement sur des souvenirs issus de la période de l'enfance et de la jeunesse de l'auteur, souvenirs qui se réfèrent aux années 1930-1950.

« incarné » nous permettant de jauger des évolutions plus récentes. Or, cette question du devenir des classes populaires, question à laquelle nous chercherons à répondre plus particulièrement dans la deuxième partie de cet ouvrage, demeure encore tributaire du questionnement hoggartien. C'est déjà le même type d'interrogation que soulevait Hoggart dans son ouvrage, et c'est au même discours de dissolution des classes populaires qu'il devait se heurter :

« On va répétant qu'il n'y plus de classes populaires en Angleterre : notre société aurait connu une "révolution pacifique" qui aurait ramené les différences sociales à si peu de choses que nous vivrions désormais dans un espace social quasi homogène, sorte de pénéplaine constituée par les petite et moyenne bourgeoisies. Pareille affirmation contient, lorsqu'elle s'accompagne des précisions appropriées, une part de vérité et je n'entends sous-estimer ni l'étendue, ni la portée des changements qui sont intervenus récemment dans la société anglaise. Pour juger de l'effet de ces transformations sur les classes populaires, il suffit de se reporter à une étude sociologique ou à quelques romans écrits depuis la fin du siècle dernier. On ne peut manquer d'être frappé par le fait que les classes populaires ont accru leur pouvoir de pression ainsi que leur part dans la distribution des biens. Plus frappante encore est la disparition du sentiment qu'éprouvaient les travailleurs d'appartenir à une classe "inférieure". Mais, en dépit de ces changements, les attitudes se transforment moins vite qu'on n'est généralement porté à le croire » (1970, 37-38).

Deux perspectives théoriques – deux approches méthodologiques

Par conséquent cet ouvrage poursuit deux projets intellectuels distincts et complémentaires à la fois :

1) La première partie visera à redécouvrir sous une forme « vivante » et « incarnée » quelques-unes des variations de la condition et de la culture des classes populaires, manière de redonner de la consistance empirique à un objet délaissé. L'écriture se veut délibérément dépouillée des signes les plus extérieurs du discours sociologique – jargon ou statistique, documentation écrasante ou emphase méthodologique, au profit d'une présentation un peu foisonnante de la vie quotidienne des personnes en chair et en os de condition modeste. Cette description vise à mettre un lumière une sorte de « grammaire génératrice des attitudes » (Passeron, 1970, 24) qui structure le rapport au monde social engagé par chaque personne dans différents domaines de leur existence quotidienne. En d'autres termes, cette partie permettra de suggérer, via l'emploi d'un style parfois semi-direct, quelques-unes des formes que peut prendre l'ethos populaire aujourd'hui en présentant des portraits tantôt proche

de l'image sociale traditionnelle des classes populaires, tantôt des portraits qui s'en éloignent sur certains aspects.

2) Dans la deuxième partie de cet ouvrage, il s'agira cette fois de s'interroger sur la singularité historique des attitudes présentée dans cette galerie de portraits. C'est dans ce cadre que nous comparerons le modèle idéal-typique que propose Hoggart des classes populaires au milieu du XX^e siècle (par rapport à certaines dimensions clés qui s'avèrent tout particulièrement saillantes pour notre objet) à nos données empiriques obtenues sur la base des entretiens qualitatifs présentés. L'objectif poursuivi par une telle perspective comparative, délibérément non orthodoxe, étant de tenter de saisir, sous une forme le plus souvent interrogative, les changements et les forces d'inertie de l'ethos populaire depuis cette deuxième moitié du XX^e siècle. De par son projet, et son regard transversal, c'est avec davantage de références théoriques (état des savoirs disponibles sur le sujet, catégories d'analyses sociologiques) que l'écriture engagée sera menée.